

Chloé THIBAUD



*bleu nuit éditeur*



*À mon père.*

*Maquette & graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT*

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit - photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre - sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

© bleu nuit éditeur 2021

***www.bne.fr***

Chloé THIBAUD

En relisant  
Gainsbourg

---

*bleu nuit éditeur*



## INTRODUCTION

« Il était notre Baudelaire, notre Apollinaire. » C'est en ces termes que François Mitterrand, président de la République, salue la mémoire de Serge Gainsbourg le 2 mars 1991 dans un télégramme de condoléances. Il ajoute : « Par son amour de la langue et son génie musical, il a élevé la chanson au rang d'un art qui témoignera de la sensibilité d'une génération. »<sup>1</sup> En effet, celui qui, six ans plus tôt, recevait la croix d'Officier dans l'ordre des Arts et des Lettres, a élevé la chanson au rang d'un art – d'un art *mineur* dirait-il – mais plus encore, il a fait entrer la chanson en littérature. Pourtant, son dessein initial était plutôt de devenir « notre Dali, notre Picasso ».

Né le 2 avril 1928 à l'Hôtel-Dieu de Paris, Lucien Ginzburg a une sœur jumelle, Liliane, et une sœur aînée, Jacqueline. Avant la naissance de celle-ci en 1926, un autre enfant, Marcel, est né en 1922 et mort d'une bronchite à seize mois. Les parents de Lucien sont juifs d'origine russe et ont émigré en France quelques années plus tôt. Sa mère, Olia, ne travaille pas et son père, Joseph, est musicien et se produit dans des bars, des restaurants et des cabarets de Paris et de province. Il apprend le piano à Lucien et ses sœurs dès leur plus jeune âge et dans la plus grande rigueur. À l'école, Lucien est un élève normal. Il reçoit la croix d'honneur à l'âge de dix ans. Au début de la

<sup>1</sup> Télégramme de condoléances de François Mitterrand, président de la République, adressé à Caroline von Paulus, dite Bambou, à la suite du décès de Serge Gainsbourg.

Seconde Guerre mondiale, il est atteint d'un double mal : une étoile sur la poitrine et une péritonite tuberculeuse qui auraient pu lui être fatales. Puis, les Ginzburg doivent quitter Paris et se réfugier à Limoges. Lucien suit des cours au collège de Saint-Léonard-de-Noblat. Un jour, il doit se cacher dans les bois à cause d'une descente de la milice qui vérifie s'il n'y a pas d'enfants juifs à l'école. Il s'en va donc comme « le Petit Poucet » et se construit « une petite hutte ».<sup>2</sup> Les études l'intéressent de moins en moins et une vocation l'appelle de plus en plus : non pas la musique, mais la peinture. Il est d'ailleurs inscrit à l'Académie Montmartre depuis 1941 où il suit les cours d'André Lhote, qu'il admire, et de Fernand Léger, qu'il n'aime pas.

<sup>2</sup> Cité par  
GILLES VERLANT,  
*Gainsbourg*,  
Albin Michel,  
1992, p. 20.

Après la Libération, les Ginzburg sont de retour à Paris. Lucien, inscrit en première au lycée Condorcet, a pris un retard scolaire considérable. Il obtient une moyenne de 1 sur 20 en français. Il reprend ses cours de peinture et de dessin et lorsqu'il est exclu du lycée, il souhaite intégrer les Beaux-Arts pour devenir artiste-peintre. Toutefois, ses parents réussissent à le convaincre de s'inscrire en architecture, un domaine moins précaire. Après un an, il abandonne. À cette époque, il rencontre Élisabeth Levitsky, qu'il épousera en 1951. Au mois de septembre 1947, il s'inscrit à l'École normale de musique de Paris, où il apprend le solfège et l'harmonie. Il raconte : « comme mon père savait qu'on crevait souvent la dalle quand on essayait de vivre de sa peinture, il avait eu soin de me faire prendre des cours de guitare »<sup>3</sup>. Aussi, tout en cherchant son propre style pictural, Lucien débute sa carrière de musicien en jouant

<sup>3</sup> Cité par  
GILLES VERLANT,  
*Gainsbourg*, p.  
22. Gainsbourg  
rejoint son père  
sur cette idée  
lorsqu'il dit :  
« J'aurais pu  
faire de la  
peinture mais  
j'ai eu peur de  
la bohème que  
je trouvais  
anachronique. »

dans des bals et des mariages. Avant qu'il parte pour effectuer son service militaire, Élisabeth Levitsky, qui était la secrétaire du poète surréaliste Georges Hugnet, met la main sur les clés de l'appartement de Dali, où elle invite Lucien. Il semble y vivre l'une de ses premières expériences de futur esthète : « Nous y passons quelques nuits, dans un grand lit carré couvert de fourrure. Le salon était tapissé d'astrakan, je foulais à mes pieds des dessins de Miró, Picasso ou Dali. Dans la salle de bains de Gala il y avait une baignoire à la romaine et des centaines de bouteilles de parfums, de lotions en tous genres. Il y régnait une odeur de regret, de flash-back, de luxe effréné... »<sup>4</sup>

<sup>4</sup> *Id.*, p. 23.

À son retour de l'armée en 1950, il devient professeur de dessin au centre d'éducation pour enfants juifs de Maisons-Laffitte. Il partage avec eux ses premières compositions. En 1954, conseillé par son père, il passe le concours d'entrée à la Sacem.<sup>5</sup> Il y dépose six chansons le 26 août, dont « *Les amours perdues* » et « *Défense d'afficher* », sous le pseudonyme de Julien Grix (parfois orthographié Gris) qu'il adopte en référence au nom d'épouse de sa sœur Jacqueline Le Grix et au peintre Juan Gris (1887–1927). Ce nom d'emprunt est un premier indice du goût de Gainsbourg pour la littérature : Julien est une référence au héros de Stendhal dans *Le Rouge et le Noir*, Julien Sorel. Il travaille ensuite chez Madame Arthur et chez Milord l'Arsouille, deux célèbres cabarets parisiens. Embauché comme pianiste et guitariste, il rencontre Michèle Arnaud, qu'il accompagne. Comme l'écrit Bertrand Dicale, « de 1955 avec Michèle Arnaud jusqu'à

<sup>5</sup> Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.



<sup>6</sup> BERTRAND  
DICAË,  
*Gainsbourg en  
dix leçons*,  
Fayard, 2009,  
p. 37.

son premier disque en 1958, il va vivre plusieurs évolutions décisives qui transforment un jeune musicien trop différent en un possible chanteur »<sup>6</sup>. En 1956, Lucien Ginzburg devient Serge Gainsbourg. Il confesse : « Lucien commençait à me gonfler, je voyais partout “Chez Lucien, coiffeur pour hommes”, “Lucien, coiffeur pour dames”. Les psychologues disent que ce qu’il y a de plus important dans votre vie, c’est les prénoms : certains sont bénéfiques, d’autres maléfiques. Sur le moment, Serge m’a paru bien, ça sonnait russe ; quant au “a” et au “o” rajoutés à Ginzburg, c’est en souvenir de ces profs de lycée qui écorchaient mon nom... »<sup>7</sup>

<sup>7</sup> GILLES  
VERLANT, *op.  
cit.*, p. 30.

<sup>8</sup> JEAN-PIERRE  
LÉONARDINI,  
*Gainsbourg,  
l’homme qui lit*.

<sup>9</sup> Yannick  
Bellon [réalisa-  
teur] et Michel  
Polac [présen-  
tateur], « Serge  
Gainsbourg se  
souvient de  
ses premières  
lectures », *Bibliothèque de  
poche*, Office  
national de  
radiodiffusion  
télévision  
française, 1<sup>er</sup>  
octobre 1968.

Sa biographie est composée d’épisodes marquants devenus familiers du grand public : la destruction de ses toiles, la sortie du « *Poinçonneur des Lilas* », ses rencontres décisives avec Boris Vian, France Gall, Brigitte Bardot et Jane Birkin, sa version controversée de « *La Marseillaise* » ou encore l’incendie du billet de 500 francs... Mais l’importance majeure que la littérature a eue dans la vie de Serge Gainsbourg est un élément moins connu. Interrogé par Jean-Pierre Léonardini, il raconte qu’il a « eu le goût de lire tout gamin » et qu’il était « un très bon élève »<sup>8</sup>. Lorsqu’il se souvient de ses premières lectures<sup>9</sup>, il pense immédiatement aux contes de Grimm, de Perrault et d’Anderson puis à Rudyard Kipling, à James Fenimore Cooper (il a pleuré aux dernières pages du *Dernier des Mohicans*), à Robert Louis Stevenson (*L’Île au trésor*) et à Daniel Defoe (il relit sans arrêt, dans l’édition de la Pléiade, le *Journal de l’année de la peste*). Les livres, il les

emprunte à ses sœurs, élèves brillantes au lycée Jules Ferry. Vers l'âge de quinze ans, il apprécie la poésie libertine de Catulle. À l'armée, il dévore les livres de la collection « Série noire » : ceux de Chester Himes, *La Reine des pommes* en particulier, et de Peter Cheyney. En grandissant, il le revendique : « Mon siècle d'élection, c'est le dix-neuvième. »<sup>10</sup> Alors, il cite toujours les mêmes noms qui deviennent autant de modèles : Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire et Edgar Allan Poe (d'ailleurs traduit par Baudelaire) qu'il rencontre en démarrant sa formation de peintre. Il découvre Benjamin Constant, Gustave Flaubert et Joris-Karl Huysmans au lycée Condorcet.<sup>11</sup> Les « deux livres dont on trouvera partout la trace dans sa carrière et sa vie futures »<sup>12</sup> sont *À rebours* et *Adolphe*, et il possède de Flaubert un exemplaire de l'édition originale de *Madame Bovary* à laquelle il tient comme à la prune de ses yeux. Lorsqu'on lui demande s'il cherche dans les livres des réponses à ses questions, il confie : « Non, je subissais mes lectures, c'est tout. Je ne suis pas un intellectuel. »<sup>13</sup> Selon Gilles Verlant, journaliste musical et fidèle ami de l'artiste, sans se la jouer intello, « il est évident qu'une des grandes qualités de Gainsbourg, c'était sa culture », une culture « vaste mais centrée sur certaines époques : le Dandysme de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle [...], les Dadaïstes du début du XX<sup>e</sup> ».<sup>14</sup>

L'influence de la littérature sur son œuvre va au-delà des noms qu'il cite, et c'est bien là ce qui m'intéresse : expliquer comment il s'est nourri de cet héritage passé tout en faisant son entrée fracassante dans la modernité ; comment, en se réclamant d'une autre époque, il s'est profondé-

<sup>10</sup> JEAN-PIERRE LÉONARDINI, *op. cit.*

<sup>11</sup> SERGE GAINSBORG, *Pensées, provocos et autres volutes*, Le Cherche Midi, 2006, p. 147-148.

<sup>12</sup> BERTRAND DICAË, *op. cit.*, p. 23.

<sup>13</sup> YANNICK BELLON [réalisateur] et MICHEL POLAC [présentateur], « Serge Gainsbourg se souvient de ses premières lectures ».

<sup>14</sup> GILLES VERLANT, interviewé par Olivier Kalousidan pour [streetpress.com](http://streetpress.com).

ment inscrit dans la sienne. Mais avant cela, quelle conception Gainsbourg a-t-il de la chanson et de l'artiste ?

Peintre auto-défait, il répète toute sa vie que la chanson est un art mineur car, contrairement à la peinture et au dessin, elle ne nécessite pas d'initiation. Lors d'une altercation restée célèbre avec le chanteur Guy Béart, Gainsbourg lui déclare : « Tu as besoin d'initiation pour l'architecture, la peinture, la musique classique, la littérature et la poésie ! Nous ne faisons pas de la poésie ! »<sup>15</sup> Nous touchons au paradoxe de Gainsbourg : il a « l'esprit poétique »<sup>16</sup>, nombre de ses textes relèvent davantage de la poésie que de la chanson et il utilise très souvent des thèmes de musique savante pour composer. Au cours de cette émission, il avoue d'ailleurs que certaines de ses chansons « ont frôlé... ont approché Rimbaud ». Alors, pourquoi refuser à son art le mode majeur ? Peut-être parce qu'à ses yeux, l'artiste – et donc *a fortiori* l'artiste de chanson – est « un gentleman de l'inutile »<sup>17</sup>. Il ne sert strictement à rien et, « c'est ça la grandeur de l'affaire », on pourrait se passer de lui. Ici, Gainsbourg rejoint Baudelaire qui écrit dans *Mon cœur mis à nu* : « être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux. »<sup>18</sup> Gainsbourg n'aime pas le mot *artiste* et lui préfère celui de *marginal* : la chanson, comme l'a été la peinture, est pour lui « une manière de vivre en marge de la société »<sup>19</sup>, et derrière cette posture se lisent déjà ses ressemblances avec le personnage de Huysmans dans *À rebours*, Jean des Esseintes.

Partant de ces premiers constats, je me suis d'abord intéressée à l'homme Gainsbourg, pro-

<sup>15</sup> Altercation entre Serge Gainsbourg et Guy Béart, *Apostrophes*, Antenne 2, 26 décembre 1986.

<sup>16</sup> JEAN-PIERRE LÉONARDINI, *Gainsbourg, l'homme qui lit*.

<sup>17</sup> SERGE GAINSBORG, *Pensées, provocs et autres volutes*, p. 65.

<sup>18</sup> CHARLES BAUDELAIRE, *Mon cœur mis à nu*.

<sup>19</sup> SERGE GAINSBORG, *Pensées, provocs et autres volutes*, p. 80.

duit de ses lectures, « enfant du XIX<sup>e</sup> siècle ». Dans un deuxième temps, j'ai analysé ses textes afin d'évaluer (parfois en faisant des paris... plus ou moins osés) l'influence de la littérature sur ces derniers. J'ai aussi passé au crible son seul et unique roman, *Evguénie Sokolov*, tout en me demandant si les albums-concept *Histoire de Melody Nelson* (1971) et *L'Homme à tête de chou* (1976) pouvaient être considérés comme des « romans musicaux ». Enfin, je me suis concentrée sur la langue gainsbourienne. Car, aux futurs lectrices et lecteurs, déjà passionnés par Gainsbourg ou curieux d'en apprendre davantage sur lui, je voudrais prouver qu'il mérite sa place en littérature, auprès de Rimbaud, comme il le désirait : « Je vais essayer de rejoindre Rimbaud, je veux l'approcher... Un jour je le retrouverai, quelque part en Abyssinie, où il faisait le trafic des armes et de l'or... »<sup>20</sup>

<sup>20</sup> *Id.*, p. 185.



# I.

## Serge Gainsbourg, « un mec du dix-neuvième »

Le 8 avril 1989, au cours de l'émission *Lunettes noires pour nuits blanches* diffusée sur Antenne 2, Serge Gainsbourg lance à Thierry Ardisson : « Je suis un des derniers grands seigneurs, je suis un mec du dix-neuvième... ». Une pensée qui ne le quitte pas puisqu'il dira plus tard à son biographe Gilles Verlant : « Je suis un mec du siècle dernier, je crois. »<sup>1</sup> Alors Gainsbourg, mec à l'ancienne ? Voyons ça...

<sup>1</sup> G. VERLANT, *Gainsbourg*, p. 213.

### Un homme « à rebours » de son temps

À *rebours* de Joris-Karl Huysmans est « la bible, la référence secrète » de Gainsbourg, il peut « en réciter des passages par cœur »<sup>2</sup>. Dans ses interviews ou dans ses textes, il fait sans cesse référence à des Esseintes, anti-héros à l'attitude désabusée auquel il s'identifie. Bien qu'étant né en 1928, Serge semble entièrement gagné par l'esprit fin-de-siècle. La décadence qu'il connaît, c'est celle de l'après-guerre : la perte des repères, des valeurs et la désillusion. Très tôt, il adopte « la posture du dégoûté, du blasé » et « exprime son désir d'échapper à l'humaine condition » avec une « hauteur aristocratique »<sup>3</sup>. Huysmans a probablement été l'un des premiers guides dans la

<sup>2</sup> FRANCK MAUBERT, « Dans l'ancre de Gainsbourg », *Le Point*, 18 février 2011.

<sup>3</sup> BERTRAND DICALÉ, *Gainsbourg en dix leçons*, Fayard, 2009, p. 77.

construction du personnage Gainsbourg. À la question « Quand vous vous relisez, vous reconnaissez-vous ? », il répond : « Je me relis rarement. Je connais tout ça par cœur. » Il avoue même, dans une volonté semblable à celle de Huysmans de « faire à tout prix du neuf »<sup>4</sup> : « J'aimerais, comme je détruisais mes dessins, faire ça avec mes disques. Je regrette parfois de ne pouvoir effacer à 99 pour cent ce que j'ai fait. »<sup>5</sup> Huysmans non plus ne s'adonne pas à la relecture : « Je pense que tous les gens de lettres sont comme moi, que jamais ils ne relisent leurs œuvres lorsqu'elles ont paru. Rien n'est, en effet, plus désenchantant, plus pénible, que de regarder, après des années, ses phrases. »<sup>6</sup> Un extrait d'*À rebours* s'applique particulièrement bien à Gainsbourg : « En effet, lorsque l'époque où un homme de talent est obligé de vivre, est plate et bête, l'artiste est, à son insu même, hanté par la nostalgie d'un autre siècle. » La nostalgie d'une « autre époque avec laquelle, par une dernière illusion, il lui semble qu'il eût été mieux en accord ». Alors, pour s'évader « du pénitencier de son siècle »<sup>7</sup>, Gainsbourg trouve en des Esseintes un « modèle d'art de vivre »<sup>8</sup>.

### « Je suis un puriste, comme des Esseintes »

Dans ses *Pensées, provocs et autres volutes*, Gainsbourg écrit : « Je suis un puriste, comme des Esseintes de Huysmans. Je reçois la beauté des objets, inconsciemment. Rue de Verneuil, dans mon musée, je leur ai donné à chacun une âme. Le plus précieux, c'est moi : parce que destructible. »<sup>9</sup>

Il se revendique esthète et tous les témoignages concernant son hôtel particulier du 5 bis, rue de

<sup>4</sup> JORIS-KARL HUYSMANS, *À rebours* (1884), p. 71.

<sup>5</sup> GAINSBOURG, *Mon propre rôle*, conçu et réalisé par Frank Lhomeau et Alain Coelho, Denoël, 1992, p. 10.

<sup>6</sup> JORIS-KARL HUYSMANS, *op. cit.*, p. 55.

<sup>7</sup> *Id.*, p. 297.

<sup>8</sup> *Id.*, préface de MARC FUMAROLI, p. 48.

<sup>9</sup> SERGE GAINSBOURG, *Pensées, provocs et autres volutes*, p. 50.

Verneuil, le confirment. « Il exigeait le beau en tout, commente Gilles Verlant, à l'image de sa maison-musée où rien n'irritait l'œil ». Ajoutant qu'il a « jusqu'au bout régné en despote maniaque sur ce musée imaginaire, sur ce fouillis d'objets précieux rassemblés au fil des années, rectifiant la position de chaque élément déplacé ne fût-ce que de deux millimètres. »<sup>10</sup> Cette exigence, Gainsbourg l'explique par un phénomène de compensation : « Peut-être est-ce ma laideur physique qui m'a fait rechercher d'une manière aussi effrénée l'esthétique, l'esthétisme et l'agencement des objets dans l'espace. Une maladie mentale que je cultive avec soin »<sup>11</sup>. Alors que des Esseintes cherche dans l'esthétisme un remède (il quitte Paris pour Fontenay, lassé des « sacripants » et des « imbéciles »<sup>12</sup> qui composent la majeure partie de l'humanité), pour Gainsbourg, il s'agit d'une maladie, « totalement incontrôlable », dont il ne tient « pas à guérir »<sup>13</sup>. Poussant son perfectionnisme jusqu'au dernier degré, il s'entoure d'objets précieux, encombre sa maison d'objets « inutiles et très beaux ». Pour « supporter », explique-t-il, « pour avoir une solitude un peu luxueuse »<sup>14</sup>. Un double processus d'identification s'établit ici : Gainsbourg admire des Esseintes qui « se compos[e], pour son plaisir personnel et non plus pour l'étonnement des autres, un intérieur confortable et paré néanmoins d'une façon rare, [qui] se façonn[e] une installation curieuse et calme, appropriée aux besoins de sa future solitude »<sup>15</sup> ; Gainsbourg et des Esseintes admirent Baudelaire qui note dans *Mon cœur mis à nu* : « Sentiment de solitude, dès mon enfance. Malgré la famille, et au milieu des camarades,

<sup>10</sup> GILLES VERLANT, p. 139.

<sup>11</sup> SERGE GAINSBOURG, *Pensées, provocs et autres volutes*, p. 56.

<sup>12</sup> JORIS-KARL HUYSMANS, *id.*, p. 83.

<sup>13</sup> GAINSBOURG, *Pensées, provocs et autres volutes*, p. 112.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 114.

<sup>15</sup> JORIS-KARL HUYSMANS, *À rebours* (1884), Gallimard, 2003, p. 91.